

Bien de saison : les violettes

Autor(en): **Normand, Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 17

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215545>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une vieille femme qui se souvenait de 1870, pleurait à chaudes larmes, se rappelant que son défunt époux était mort d'un coup de froid qu'il avait « attrapé » aux Verrières.

Sur ces entrefaites, on vit arriver, au petit trot, M. Bramard, le rédacteur de *l'Echo du Rhône*, un savant, celui-là, toujours bien informé, connaissant l'histoire et la politique comme sa poche, et toujours prêt à donner son précieux avis, en toute chose.

A son passage, tout le monde alla au devant de lui, le salua révérencieusement et lui demanda :

— Eh bien, monsieur le rédacteur, qu'en dites-vous ?

— Vous le voyez, répondit-il en riant, j'en ris !

La bonne femme qui pleurait s'essuya les yeux du revers de son tablier et lui dit :

— Comment, vous riez ! Ce n'est donc pas si grave que ça ?

— Pas le moins du monde, ma brave dame, et vous pouvez sécher vos larmes ; la guerre qui va commencer ne durera pas six mois ; avec les engins dont disposent les belligérants, on peut sans doute s'attendre à un vaste écrabouillement sur terre, dans l'air et sur l'eau, mais quel que soit le sort des armes, la paix sera signée au printemps prochain, et la Suisse n'a rien à craindre, vous pouvez m'en croire et vous rassurer.

Puis M. le rédacteur reprit son petit trot vers sa rédaction, où il allait rédiger son bulletin politique, avec la conviction que sa voix prophétique allait ramener le calme au milieu de ses nombreux lecteurs.

Le bel optimisme du journaliste de *l'Echo* n'avait pas eu, cependant, le don de satisfaire tous les auditeurs.

— Moi, objecta gravement le garde-champêtre en tournée, je crois que ça durera plus longtemps ; je ne veux rien dire du « savoir » de notre rédacteur, mais c'est égal, il peut aussi se tromper, et je crois bien que nous en avons au moins pour une bonne année ; et la Suisse pourrait bien avoir chaud, entre tous ces canons braqués autour d'elle !

— Et le Valais aussi ? hasarda timidement la femme qui ne pleurait plus.

— On ne peut pas dire, répondit le garde-champêtre, nous avons de la chance, nous d'avoir les forts de St-Maurice, qui nous protègent.

— Oui ! exclama un landwehrien qui, revenant de la visite sanitaire, avait l'espoir d'être réformé. Oui ! avec des pièces qui tirent à plus de 12 kilomètres, nous pourrions toujours retenir les Prussiens, dans les plaines de la Praille !

— Qu'en dites-vous, monsieur le régent ?

— Celui qu'on interpellait ainsi était un savant de village ; le fait qu'il portait un lorgnon ne laissait aucun doute sur sa science, acquise au prix d'un labeur acharné, qui avait dû mettre sa vue à l'abri d'un élégant pince-nez.

— Mon Dieu, c'est bien possible ; c'est bien là, en effet, qu'en l'an 107 avant J.-C., le brave Helvète Divicon battit l'armée romaine du consul Cassius et la fit passer sous le joug ; les Suisses de 1914 ne doivent pas avoir diminué de leurs aïeux.

— Bravo ! bravo ! exclama-t-on de toutes parts ; le rédacteur et le régent doivent en savoir plus long que nous ; inutile de se faire tant de bile.

— La guerre, en tout cas, n'empêchera pas les fruits de mûrir, les maraudeurs de courir et le père Boniface de faire ses tournées ; bonsoir.

Et là-dessus, le groupe se dispersa, chacun s'en retournant à sa besogne, le cœur rasséréné.

Pendant ce temps, le tambourineur continuait sa course à travers la ville, et partout c'était à recommencer ; on l'entourait, on le questionnait, comme si le pauvre homme devait posséder des secrets d'Etat ; on le prenait à part, on l'invitait à se rafraîchir un brin ; il devait avoir soif, après tant de lecture et tant d'émotion.

Mais Luc — c'était le nom du tambourineur — était un agent modèle ; il avait conscience, en ce moment plus que jamais, de la grandeur de sa tâche ; il savait que si la nouvelle qu'il lançait à tous les échos devait émouvoir le public, il devait, lui, le messager de l'Etat, rester impassible comme la statue de Tell sur la place d'Allorf.

Toutefois, il était homme quand même, et bien

qu'il ne transigeait pas avec son devoir, il était fils du vignoble, il avait, hélas ! comme tout le monde, « le gosier en pente », et dame, quand il faisait 30 degrés à l'ombre et qu'il avait « publié » toute la journée, un bon verre de « fendant » n'était pas de refus.

C'est pourquoi, arrivé à la dernière étape, Luc, franchement fatigué et content de lui, se laissa-t-il inviter par des amis de passage, à entrer au café de la Treille, renommé par son muscat de Savièze et par ses raclettes au fromage de Conches.

L'établissement était rempli de buveurs commentant la grande nouvelle du jour.

L'entrée du tambourineur fut saluée par une véritable ovation :

— Ohé ! le « tambournier » ! ici ! ici !

Et tout le monde levait son verre en l'offrant au nouvel arrivant, qui ne savait où répondre.

— Bravo pour le « ran tan plan » ! Vive la Suisse !

Quelques-uns criaient :

— Vive Luc !

Le pauvre publicateur en était tout étourdi :

— Merci ! merci ! à votre santé à tous !

L'officier public posa son tambour dans un angle de la salle et alla s'asseoir à une table où quelques paysans de la montagne se livraient à de copieuses libations.

— Mon vieux Luc, lui dit l'un d'eux, avec ta générale, tu nous embêtes pas mal !

— Je m'en passerai bien, répondit le tambourineur, ce n'est pas moi qui ai déclaré la guerre !

— Qui, alors ?

— Eh ! parbleu, le roi de Prusse !

— Ah ! si je le tenais, il passerait un fichu quart d'heure !

— Il n'est pas seul, remarqua l'un des buveurs ; il a des complices, à commencer par François-Joseph de Habsbourg, un vieux gâteux qui aurait mieux fait d'aller aux grenouilles que de partir en guerre. Il s'en repentira un jour.

La conversation allait se prolonger quand, à la table voisine, occupée par des jeunes gens du quartier, un employé de banque se leva, réclama le silence et demanda la parole.

Un tonnerre d'applaudissements lui répondit, et le jeune homme se mit à causer !

— Messieurs et chers concitoyens ! La générale vient de retentir jusqu'au fin fond de nos vallées, appelant le soldat suisse à la frontière ; la guerre est déclarée entre les Teutons, qui voudraient dominer sur le monde, et les Français qui veulent se défendre. Cette nouvelle a jeté la stupeur dans le monde financier, et la Bourse enregistre déjà des fluctuations inquiétantes ; les fonds ottomans sont en forte baisse, on prévoit des surprises sur les cours des grands marchés européens, des baisses de change...

— Peu nous importe ! interrompit un loustic, pendant que le vin n'augmente pas !

— Le vin augmentera certainement, répliqua l'orateur, comme toutes les denrées, car cette générale qu'on vient d'entendre, et dont je salue ici le proclamateur, est le point de départ d'une énorme crise économique dont nous aurons beaucoup à souffrir pour peu que la guerre se prolonge.

— Elle sera de courte durée, fait remarquer vivement le tambourineur ; c'est M. Bramard, le rédacteur de *l'Echo* qui l'a dit.

— C'est une raison pour que je ne le croie pas, répondit le commis de banque, en avalant une rasade. Méfiez-vous de ces journalistes qui savent toujours tout et qui nous bourrent le crâne de toutes sortes de choses qu'ils ignorent autant que nous.

— D'accord ! répliqua le tambourineur. Mais c'est aussi l'opinion du régent Bricole, qui pense d'ailleurs, avec le garde-champêtre qui n'est pas bête, que jamais les Prussiens n'arriveront en Valais, par rapport aux forts de St-Maurice.

Un formidable éclat de rire accueillit cette déclaration, et le commis de banque ayant conclu en levant son verre à la gloire des armées helvétiques, se rassit et laissa la parole au « tambournier ».

(La fin au prochain numéro.) Solandier.

Profond. — La maxime suivante est gravée dans un banc de l'un des auditoroires de l'Université :

« Les dames ne pensent généralement à rien, ou bien elles pensent à autre chose. »

LES MOUILLES-BOILLES D'AUTREFOIS



On croit généralement que la répression des fraudes alimentaires est une institution moderne ; tel n'est cependant pas le cas, preuve en est l'ordonnance édictée en 1741 par Jacques de Tourrel, seigneur d'Allègre et de Vivecols, dont l'original figure aux archives du département du Puy-de-Dôme, et qui stipule ce qui suit :

1. Tout individu coupable d'avoir vendu du lait mouillé devra l'avalier lui-même de force jusqu'à danger de mort.

2. Celui qui vendra du beurre contenant navet, pierre ou autre chose sera attaché au pilori en plein soleil, la tête sous le beurre, jusqu'à complète fusion du dit.

3. Celui qui essayera d'écouler des œufs pourris sera lapidé avec sa propre marchandise.

(Journal de l'Industrie laitière.)

La leçon de Bébé. — D'où viennent les pommes ?

— Des pommiers.

— Les poires ?

— Des poiriers.

— Et les dattes ?

Bébé, après un instant de réflexion, et tout triomphant :

— Des calendriers.

Un rien. — Un pochard est sermonné par sa femme :

— Comment, dit-elle, tu m'avais promis de rentrer à minuit, et il est trois heures du matin ?

— Eh bien, quoi ! dit le mari en montrant du doigt le cadran de sa montre, il n'y a pas une si grande différence entre minuit et trois heures, tiens regarde, je suis en retard... à peine de deux centimètres.

BIEN DE SAISON



ELLE est tout à fait de saison, cette délicieuse pièce de vers de Jacques Normand, dont le Conteur vous recommande les œuvres si séduisantes.

LES VIOLETTES

Quoi ! c'est vous qui me demandez

Pourquoi j'aime les violettes

Plus que roses et pâquerettes ?

Quoi ! c'est vous qui le demandez ?

Qu'à l'oubli vite vous cédez,

Et l'inconstante que vous faites !...

Quoi ! c'est vous qui me demandez

Pourquoi j'aime les violettes ?

Six mois ! est-ce donc bien longtemps

Pour qu'un moment heureux s'oublie

Et ne marque plus dans la vie ?

Six mois ! est-ce donc bien longtemps ?

Les douces larmes du printemps,

Faut-il que l'hiver les essuie ?

Six mois ! est-ce donc bien longtemps

Pour qu'un moment heureux s'oublie ?

Puisqu'il faut vous le rappeler,

C'était au bord de la rivière :

L'eau coulait murmurante et claire,

Puisqu'il faut vous le rappeler.

L'hirondelle y venait voler

Et mouiller son aile légère...

Puisqu'il faut vous le rappeler,

C'était au bord de la rivière.

La nuit allait bientôt venir

Quand du château nous approchâmes ;

Quand tous deux nous nous arrê tâmes,

La nuit allait bientôt venir.

Comment pourrai-je définir

L'émoi qui gagnait nos deux âmes ?...

La nuit allait bientôt venir

Quand du château nous approchâmes.

J'aperçus alors à vos pieds,

De votre bouquet détachées,

Quelques violettes séchées ;

Je les vis alors à vos pieds.

Puis, sans que vous m'aperceviez,

Dans mon sein je les ai cachées...

Dès que je les vis à vos pieds,

De votre bouquet détachées.

Ma bouche ne vous disait rien,
Mais mon cœur chantait : « J'aime ! J'aime ! »
Dans mon émoi, sans doute extrême,
Ma bouche ne vous disait rien.
Et cependant, je le crois bien,
Vous me comprîtes tout de même...
Ma bouche ne vous disait rien,
Mais mon cœur chantait : « J'aime ! J'aime ! »

A cette chanson de mon cœur
Je vous vis doucement sourire,
Comme si vous veniez de lire
La tendre chanson de mon cœur.
Minute exquise d'un bonheur
Plus grand que je ne puis le dire !...
A cette chanson de mon cœur
Je vous vis doucement sourire.

Puis, tout-à-coup, sévèrement :
« Eh bien ! monsieur ! ces violettes ?...
Rendez les larcins que vous faites ! »
Me dites-vous sévèrement...
« Moi ? — Je vous ai vu ! Moi ?... vraiment ? »
Oh ! je rougis jusqu'aux pommettes
Quand vous dites sévèrement :
« Eh bien ! monsieur ! ces violettes ? »

Il fallait rendre mon trésor,
Vous me parliez en souveraine ;
Vous preniez vos grands airs de reine...
Il fallait rendre mon trésor.
L'embrassant une fois encore,
Je vous le tendis avec peine...
Il fallait rendre mon trésor,
Vous me parliez en souveraine !

Vos doigts s'approchèrent des miens...
Votre main effleura la mienne...
— Autant du moins qu'il m'en souviene :
Vos doigts s'approchèrent des miens :
Soudain — adorables liens ! —
D'eux-mêmes, sans que je les tienne,
Vos doigts s'entrelacent aux miens ;
Votre main reste dans la mienne !

Sans un seul mot, sans un aveu.
Dans ces expansions béniées,
Nos deux âmes s'étaient unies
Sans un seul mot, sans un aveu.
Au couchant, le soleil en feu
Avait des splendeurs infinies...
Sans un seul mot, sans un aveu,
Nos deux âmes s'étaient unies.

Non ! vous n'avez point oublié
Ce moment si doux et si tendre !
Vous avez beau vous en défendre...
Vous ne l'avez point oublié !
De ce jour, mon cœur est lié
A ne pouvoir se reprendre...
Non ! vous n'avez point oublié
Ce moment si doux et si tendre !

Et quand vous demandez pourquoi
Pourquoi j'aime la violette
Ce sont des façons de coquette
Car vous le savez bien, pourquoi !...
Vous vouliez entendre de moi
Notre amoureuse historiette...
C'est fait !... Et vous savez pourquoi,
Pourquoi j'aime la violette.

Jacques Normand.

A PROPOS DE FAVEY ET GROGNUZ

Un correspondant nous écrit :

Favey et Grognuz firent une nouvelle apparition à Paris vers la fin du siècle dernier. C'était dans la rue Richer, au quartier des grands commissionnaires, à peu près en face du Café Gilliéron, bien connu des Vaudois à Paris. On pouvait y voir l'enseigne d'un café balancer au vent les noms de nos deux héros : A Favey et Grognuz. Je trouvai à l'intérieur le Conteur et une bonne Vaudoise avec laquelle j'engageai conversation :

— Cette histoire de Favey et Grognuz vous a donc bien intéressé ?

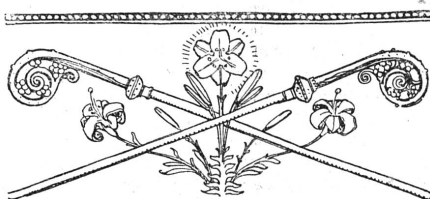
— Je crois bien. Favey, c'était mon oncle !

— Ah !

— Et oui. Mon oncle avait donc été à Paris pour cette exposition de 78. Et puis, il avait trouvé en route ce monsieur du Conteur, et ils sont restés ensemble toute l'exposition et c'est comme ça que ce monsieur Monnet a fait son livre.

Je me gardai de mettre en doute cette histoire, aussi bien imaginée que celle de Louis Monnet.

E.



L'ŒUF ET LA CURE

ŒCI est un conte de Bourgogne. Or comme les Vaudois sont de souche bourguignonne, un tel conte n'est point déplacé dans le Conteur.

* * *

Un évêque avait à pourvoir une cure. Les concurrents étaient trois : mérite réel, droits égaux.

L'évêque, ami de la justice, était dans un grand embarras : il ne savait à qui donner la pômme... je veux dire la cure. Pourtant, son indécision ne pouvait priver le troupeau de berger !

A tout hasard, il convia à dîner les trois abbés. Les idées viennent à table, se dit-il, et peut-être surgira-t-il un fait capable de fixer mon choix.

Au jour dit arrivèrent les hommes. Le premier, long et maigre, face blême, comme à oraisons ; le deuxième, petit, coquet, frisé, musqué, un élégant de sacristie ; l'autre, truculent, au ventre rebondi, au nez purpurin, flairant plutôt *bourgogne* qu'*oremus*.

Si la chère était bonne ?... on le sait, du reste :

Table d'évêque vaut bien table de moine.

Tous prirent place, douillettement assis dans de moelleux fauteuils, faisant face à une respectable artillerie de verres de formes et de dimensions diverses, laissant prévoir que l'action serait chaude. Les yeux s'allumèrent, les narines s'ouvrirent, les estomacs éprouvèrent certaines titillations bien connues des gourmets. Mais un voile de tristesse restait sur les visages. Chacun des candidats sentait son concurrent, les mines étaient longues.

L'évêque, bon vivant, vieillard aimable, n'aimait guère, les mines soucieuses, surtout à table.

Pour faire naître la gaieté, il eut une inspiration céleste, chose naturelle chez un homme d'église.

Voulant résoudre sur-le-champ la question, il prit un œuf mollet (il y en avait sur la table) et tint à ses convives le langage suivant :

— Mes fils, choisir parmi vous étant fort difficile, je suis décidé à faire curé celui qui, sur cet œuf, trouvera le plus beau mot latin. A vous, mon fils, dit-il au plus maigre des trois.

Celui-ci se recueillit un instant, puis brisant la coquille du dos de son couteau, il dit : *Cassatus*.

L'évêque eut un sourire approbatif.

Le deuxième reçut l'œuf des mains de son confrère, leva les yeux au ciel, prit quelques grains de sel et soupira : *Sallissatus*.

Le prêlat devint indécis.

— A moi, dit le troisième tout prêt à la riposte, et dans sa large bouche, l'œuf entier disparut, tandis qu'il clamait : *Gobatus*.

L'évêque, émerveillé, applaudit des deux mains et, séance tenante, nomma curé celui qui venait de si bien gober l'œuf préparé par ses concurrents.

L.-A. Grelé.

JOYEUX CONFLIT

LE directeur d'un bureau de placement pour nourrices intente un procès à son imprimeur pour les raisons suivantes :

Ce directeur voulant faire de la réclame à son établissement, avait confié à un imprimeur, pour le faire éditer, un opuscule ayant pour titre : *Hygiène de la famille; conseils aux jeunes mères*.

A la même époque, un fabricant de cirages et ver-

nis noirs commandait au même imprimeur des catalogues de ses produits, précédés d'une notice sur le mode d'emploi.

L'opuscule et le catalogue furent imprimés en même temps, puis envoyés au brochage. Mais comme ils étaient d'un égal format et composés avec les mêmes caractères, il advint que les ouvrières brouillèrent les feuillets qu'elles avaient à coudre. De telle sorte que trois pages du catalogue furent intercalées dans l'opuscule, et trois pages de l'opuscule prirent place dans le catalogue.

Ni le directeur du bureau, ni le fabricant de vernis ne s'aperçurent de la substitution, mais il en résulta, pour leurs clients respectifs, un coq-à-l'âne des plus réjouissants.

Sur le catalogue, on lisait à la page 3 *in fine* de la notice :

Nos vernis sont préparés avec de l'essence de térébenthine dans laquelle on a fait dissoudre diverses substances résineuses. Pour les rendre plus parfaitement siccatifs, il faut de toute nécessité...

On arrivait alors en haut de la page 4 et on continuait :

Faire venir chez soi une bonne nourrice et s'assurer qu'elle répond aux conditions nécessaires pour une bonne lactation ; on la choisira jeune, de préférence brune, grasse, sans être obèse. — Nous recommandons les Limouzines.

D'un autre côté, les personnes qui consultaient l'opuscule trouvaient au bas de la page 3 :

Nous le répétons, on ne saurait attacher trop d'importance à la nutrition des nouveaux-nés. Il ne suffit pas, comme on le croit généralement, de s'inquiéter de l'abondance et de la qualité du lait. Il faut encore astreindre les nourrices à certaines prescriptions au point de vue de l'hygiène. Par exemple, quand une nourrice entre à votre service, vous devez commencer par lui...

On tournait la feuille et on suivait ainsi sur la page 4 :

... appliquer à la surface extérieure une bonne couche de vernis noir que vous étendez avec soin. Ensuite vous frottez vigoureusement les parties enduites avec une brosse en crins. Il faut frotter sans interruption jusqu'à ce qu'elles reluisent. Eviter l'humidité ; opérer, autant que possible, en plein air.

C'est le moment, c'est l'instant ! — Entrez, Mesdames et messieurs, c'est le moment, c'est l'instant ! On se presse à l'intérieur. C'est ici le « palais du rire », où l'on oublie les soucis et les revers de l'heure présente. Qui veut se dilater la rate, ne saurait trouver mieux. De la rue, on entend chaque soir les rires qui éclatent à tout instant dans ce sanctuaire de la bonne gaieté de chez nous. Favez, Grognuz et l'Assesseur et leurs excellents partenaires, font, depuis plus de dix jours, la joie des grands et des petits. Aussi les salles archi-combles se succèdent sans répit.

Représentations tous les soirs et le dimanche en matinée.

Royal Biograph. — Cette semaine, programme extraordinaire et de gala. « Le temple du crépuscule », grand drame moderne avec Hayakawa, l'inoubliable interprète de « Forfaiture » et « Un forban », puissant film dramatique avec le roi des cow-boys Rio Jim.

Dimanche 25 courant, deux matinées à 2 h. 30 et à 4 h. 30. Tous les jours matinée à 3 h. et soirée à 8.30.

Grand Théâtre. — C'est avec « Mignon », un des opéras-comiques les plus aimés, que M. Tapie a ouvert cette saison. Aussi bien la salle du Grand Théâtre était-elle pleine mardi soir, et les spectateurs heureux de retrouver l'orchestre regarni d'une foule de pupitres.

L'impression que laisse cette première est très bonne. Tous les artistes que nous avons vus se sont montrés excellents chanteurs, voix riches, pleines, et adroits acteurs, attentifs aux plus petits détails. Les chœurs sont soignés et l'orchestre, sous la baguette de M. Louis Barras, fort bien stylé. C'est un ensemble dont on peut faire l'éloge sans réserve et qui nous promet de belles soirées. Il faut en féliciter M. Paul Tapie, qui, par ailleurs, apporte à la mise en scène les mêmes soins auxquels il nous a habitués dans sa dernière saison de comédie.

« Mignon » sera redonné une dernière fois dimanche 25.

Mardi 27 : « La Traviata », de Verdi.

J. MONNET, édit. resp.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron.